

Le Tiret

Il y a aussi deux dates séparées par un petit tiret. Elle n'aime pas regarder le tiret qui contient toute la vie de Madame, sa longue vie. Mais à regarder ce tiret minuscule, il semble que ce n'était rien du tout qu'un tout petit moment entre deux immenses Portes, celle de l'Entrée et celle de la Sortie. Et presque rien du tout entre deux.

Alice Rivaz, *La bonne*, 1986¹

No man's land

- FF
- Elle ne voulait même pas de tombe...
 - C'est vrai?
 - Enfin, c'est ce qu'elle disait les dernières années. Dans certains textes aussi, mais... Quand il a fallu prendre une décision, ce n'était quand même pas possible de l'oublier comme ça dans un no man's land.

Un bloc de temps

SD

Je pense que la première condition d'une œuvre qui dure, ce sont les lecteurs. Mais après, voilà, il arrive qu'on efface les œuvres de la mémoire collective, délibérément, et c'est redoutable ! Les possibilités d'anéantissement des œuvres, c'est horrible. Parce que le petit tiret, en fait, il représente l'espace occupé par tel-le écrivain-e, ou par n'importe quelle personne, entre sa naissance et sa mort. C'est un bloc de temps. Et qui peut soit tomber dans le néant et l'oubli, soit tout à coup se voir valoriser par celles et ceux qui suivent parce que cette existence leur apporte quelque chose. Mais le fait que ce passé subsiste peut tenir aussi du hasard, comme dans *A la Recherche du temps perdu* : c'est un bloc de temps qui tombe ou qui ne tombe pas dans l'oubli.

Golay – Rivaz

FF Elle a choisi un pseudonyme lors de la parution de son premier livre, pour ne pas faire honte à ses parents. Ils avaient très peur que leur fille écrive, parce que ça ne se faisait pas à l'époque, et puis sa mère était scandalisée par *Nuages dans la main*.

Quant au choix du nom, il la rattache au côté maternel ; sa mère était de Cully. Dans Lavaux, vous avez Lausanne, Pully, Lutry, Cully. Et puis Rivaz vient après. Alors Cully, elle trouvait que ça n'allait pas, et puis Rivaz...

Elle était très musicienne, elle a joué du piano jusqu'à passé 80 ans. Il y avait je pense, musicalement, le A-I-I-A, le chiasme des voyelles. Et puis, dit-elle dans le « Plans-fixes, » ça commençait par R et ça finissait par Z, comme Ramuz qu'elle admirait beaucoup.

vc A 17 ans je suis tombée sur *L'alphabet du matin* d'Alice Rivaz, et j'ai été renversée par ce texte. C'est un texte accessible et tellement profond ! Ça m'a fait réaliser que ce canton de Vaud, on croyait le connaître, mais là on découvrait que l'Histoire, les mouvements sociaux, toutes les grandes questions qui avaient marqué l'Europe avaient eu des répercussions dans une famille vaudoise au début du XX^e siècle.

De fil en aiguille, j'ai lu les autres textes. Ça répondait à mon intérêt pour l'histoire du féminisme, dont on trouvait des traces dans les lettres. Il faut savoir qu'il n'y avait pas d'histoire des femmes à l'époque. Chez les Anglais, il y avait déjà les *women's studies*, les *gender studies* dès les années 90, et c'est pour ça que j'ai choisi l'anglais comme branche d'étude. Mais pour ma langue, pour ma culture, c'était Alice Rivaz la référence. *La paix des ruches*, *Ce nom qui n'est pas le mien*, on avait là toute une étonnante autobiographie collective des femmes d'une génération, d'un milieu social.

Donner la parole

FF C'est souvent dans des textes à la première personne que les gens parlent de leurs souffrances, et cette souffrance est toujours assumée avec dignité et courage. Il y a une force de vie extraordinaire dans ses personnages. Ils ne sont souvent pas militants, ou féministes, mais ça produit le même effet. Elle dénonce les travers de la société, mais à partir de la vie, à partir du regard de ses personnages, et c'est pour ça que maintenant, tant d'années après, ça reste d'une modernité extraordinaire.

SD Elle a cette manière d'aborder les questions cruciales de son époque non pas par des grands événements, mais par la vie des gens, les détails du quotidien, et souvent c'est plus fort, en fait. Parce qu'elle est attentive à l'infime, aux non-dits, aux silences. C'est vraiment par les sensations minuscules, par le détour d'être presque banals et parfois même empêchés, muets, qui rasent les murs, qui ont une vie ratée, une vie inachevée...

vc Elle disait que pour elle, ce qui a compté, c'est de donner la parole aux femmes, et puis elle dit aussi la parole aux humbles. Les deux. Marthe, la bonne, c'est typiquement ça. Ce sont des femmes et aussi des humbles. Des personnages dont on ne connaît pas le point de vue. Et qui vont justement remarquer des choses, et nous faire remarquer des choses, que nous ne voyons pas. Qu'est-ce que le monde vu par la bonne? Elle a ces échos de conversations, elle se prend ces ordres dans la figure. Il y a certaines choses qu'elle trouve normales, et on comprend l'injustice et ce qui fait que finalement... elle consent!

L'épaisseur des choses

SD Elle a aussi pris aujourd'hui une importance historique, de pionnière... Le féminisme, il faut voir que c'était vraiment quelque chose d'inavouable ! C'est un pays très conservateur, la Suisse. Il y a eu d'importants mouvements féministes à Genève, en Suisse alémanique, beaucoup de militantisme, mais j'entends, la société dans son ensemble était très conservatrice, très méfiante par rapport à tout ça. Maintenant on se rend compte du chemin parcouru, de ce qu'Alice Rivaz représente à un moment donné, dans la littérature francophone – parce qu'évidemment il y a l'Angleterre, avec Katherine Mansfield, Virginia Woolf, et en France il y a Colette, qu'elle a lues –, au point de départ de tout un chemin qui aboutit à aujourd'hui. Et tout à coup, elle prend un poids bien différent. C'est le mouvement de l'histoire qui montre à quel point elle aura compté. Avec, en plus, cette sensibilité qui n'est pas datée, qui est de toujours.

Les femmes sont prisonnières de leurs impressions et de leurs vies profondes. Elles nagent dans l'épaisseur des choses, avancent en traversant les moments successifs de leur vie comme dans une eau de plus en plus dense. Elles ont des soucis qui ont un poids, une forme, un visage. Leurs douleurs sont épaisses, elles ont l'habitude de les parcourir en tout sens, de haut en bas, de long en large, de s'y creuser de profondes tanières. Tout cela attend d'être dit. Et qui le dirait, si ce n'est celles qui jusqu'ici se sont si souvent tues ?²

Une Marthe – La bonne

FF Il faut se rappeler que « Une Marthe », c'est un de ses tout premiers textes, des années 1940. Pierre Girard était très admiratif de cette nouvelle. Tandis que « La bonne » est un texte beaucoup plus tardif. Et puis ce qui est intéressant, me semble-t-il, si je reçois ce que vous dites à propos du tiret, c'est qu'à la fois il sépare et il réunit.

– Peut-être, d'une certaine manière. J'ai l'impression qu'il y a une certaine ouverture de ce côté-là.

vc Dans « La bonne », le tiret marque l'invisibilité de la personne vivante, et de ce qui compte vraiment. Dans « Une Marthe », c'est plus étoffé encore. Alice Rivaz attire notre attention sur une certaine manière de comprendre le monde, avec des étapes formelles assez arbitraires. Le début, la fin. Comment interpréter la vie humaine à partir du début, de la fin.

Alice Rivaz, en tant qu'écrivaine, s'intéresse à ce que peut être une écriture par des femmes, à partir de l'expérience des femmes. Historiquement, les femmes sont en charge de la naissance, de la petite enfance, de faire grandir et de garder en vie. De soutenir le présent et l'avenir, c'est ce mouvement-là. Et pour dire tout ce que les femmes font, pour dire ce contenu de la vie, on n'a qu'un tiret ! Parce qu'on est obsédé par les bornes, par le début et la fin... Mais comment peut-on dire le vivant, le contenu de la vie ?

Ce sentiment de présent éternel, d'attachement à la vie, c'est la seule manière de dépasser un peu la condition humaine. Et pour ça, effectivement, on n'a pas encore les formes pour le dire de manière artistique ou esthétique.

Ce qu'il y a au milieu

vc Par rapport à la conscience féministe d'Alice Rivaz et à ce texte, *Un peuple immense et neuf*, effectivement le tiret prend tout son sens... On a des symboles qui existent, mais ces symboles sont inadéquats, comme on a des signes, des signifiants existants, les chiffres, les dates... Ils ne permettent pas de dire ce que je veux dire, ils ne permettent pas de dire ce qui à mon sens compte. Ce qui à mon sens compte, c'est ce qu'il y a au milieu!

vdB Donc un tiret, c'est comme ça, avec deux petites tiges à l'arrière qu'on appelle des goujons. Le marbrier va faire deux petits trous dans la pierre, pour le fixer. Mais auparavant, il doit faire un chablon pour que ce soit propre. C'est aussi l'art de la calligraphie, il faut savoir disposer les lettres, parce que l'espace entre les lettres n'est pas mathématique. Si on met le même espace à chaque fois, on aura l'impression d'avoir des trous dans le mot.

- Ça dépend de la forme des lettres... ?
- Quand on a deux droites, on va écarter, sinon le « c » aura l'air loin du « i », et ainsi de suite. Donc il faut faire ça proprement, sur des bandes de papier qu'on épingle sur des petits bouts de polystyrène. On enfonce les pièces dedans, on trace les lettres autour, et on se retrouve avec un chablon qu'on scotche sur la pierre. Le marbrier perce, ensuite il coule la colle et il fixe dans la pierre, comme ça.

D'un lieu à l'autre

Et pendant qu'il me parlait, je voyais un nouveau paysage prendre peu à peu la place de celui que nous avions sous les yeux et où, au lieu de l'herbe, il y avait partout des pavés, au lieu de routes en plein champ, des rues asphaltées bordées de trottoirs et de beaux magasins ; au lieu de notre petite église, une cathédrale célèbre, et tout à l'avenant. Et même notre petite rivière calme, avec son eau d'étang où une de mes cousines s'était jetée exprès, non loin d'ici, sans que nous ayons jamais su pourquoi, était remplacée par un des fleuves les plus importants d'Europe qui traversait la ville sous des ponts magnifiques soutenus par des arches.³

Du premier au dernier visage

C'est le premier visage qu'il nous montre qui nous lie à un homme pour toujours. Et quand les jeux sont faits, le visage que nous avons choisi commence sa lente et ininterrompue métamorphose. Mais c'est le destin de tous les visages de se hâter à la rencontre de celui qui sera le dernier, de celui qui demeurera en nous afin que nous puissions le reconnaître quand, ayant atteint nous aussi notre dernier visage, nous partirons à la recherche de ceux qui se sont dérobés avant le nôtre.³

De Marthe à Marie

Peut-être la vie nous est-elle donnée pour que nous apprenions que l'épaisseur de matière qui nous empêche de voir l'important, nous avons à la percer, et à aller au-delà. Mais combien cette leçon est plus difficile à apprendre pour une ménagère qui est obligée de tout faire elle-même, c'est ce dont je resterai toujours persuadée. Et quand cette épaisseur est ainsi formée par les nettoyages, les lessives et tous les travaux du ménage, une vie entière n'est probablement pas suffisante pour nous permettre d'achever tous les chapitres de cette leçon. De sorte que nous nous réveillerons peut-être Là-Haut avec un seau plein d'eau dans une main, une serpillère dans l'autre et qu'ainsi, lorsque nous aurons notre petit tîret entre nos deux dates, il nous sera tout de même donné encore cette dernière chance de devenir Marie sans cesser d'être une Marthe.³

De l'aiguille au livre

SD Dans « Une Marthe », il y a aussi ce mouvement entre l'aiguille et le livre : « Et je me demandais ce qui m'arriverait si, moi aussi, le soir venu, je me mettais ainsi à tenir un livre au lieu d'une aiguille. Je jurerais bien que si j'avais eu les mains ainsi inoccupées un soir de semaine, tous ces hommes les auraient trouvées indécentes. » Et ce thème n'est pas là par hasard ! Il se relie à toute une thématique de la femme qui file à son rouet, qui tisse, qui brode, fait de la couture ou des raccommodages, qui est de ce côté-là du « fabriquer ». Et il renvoie aussi à Arachné, dans les *Métamorphoses* d'Ovide : Arachné est une tisseuse qui rivalise avec la déesse Athéna et qui finit par l'emporter sur elle, et donc par être punie, parce qu'elle ose créer quelque chose d'aussi beau ou même de plus beau que ce qu'a fait la déesse. C'est un motif littéraire qui remonte à Ovide, et qui revient fréquemment dans la littérature – y compris chez les hommes – pour parler de l'écriture. Puisque le mot « texte » vient du latin *textus* : ce sont les fils qu'on entrelace, ou qu'on tisse dans la trame, comme sur un métier à tisser.

On retrouve ce motif chez Catherine Colomb, on le retrouve chez Alice Rivaz, et aujourd'hui chez de nombreuses femmes écrivains qui vivent dans les Caraïbes, ou le Maghreb. Toutes les femmes se sont emparées de ce motif, dans les sociétés traditionnelles, pour dire : « Au fond je ne suis plus celle qui tisse, qui brode ou raccommode, qui est cantonnée à ce travail-là, j'ai aussi le droit de tisser mon texte. Et j'ai le droit d'user des mots, de produire du sens, de créer, d'inventer et de m'inventer, alors que j'étais destinée aux travaux de la main. »

– On peut voir ici un double mouvement à la fois d'émancipation par rapport à une condition imposée, et en même temps de revendication d'une filiation de femmes par-delà le temps.

– De femmes, oui, et aussi d'artistes, hommes ou femmes, parce qu'Ovide, selon certains commentateurs, se serait lui-même identifié à Arachné... ayant été exilé par l'empereur Auguste au bord de la mer Noire à cause des audaces de *L'Art d'aimer*. Il est aussi celui qui s'affronte au pouvoir, comme poète et comme citoyen romain, et qui va en être puni. Il y a toujours ce risque, pour un-e créateur-trice, pour un-e écrivain-e, de rivaliser avec les grands de ce monde, d'attenter à leurs prérogatives ou de les provoquer... Et donc la femme-écrivain se place aussi dans la filiation d'Ovide, et de tous-tes les autres. En même temps, en effet, elle s'empare d'un geste qui est attribué aux femmes de toute éternité et elle le transpose dans l'écriture. C'est pourquoi j'aime beaucoup ce motif, je le trouve absolument magnifique, très riche de significations.

À la fin de *Jette ton pain*, la narratrice dit que maintenant, elle va se mettre à ses propres travaux et elle range ceux de sa mère définitivement.

Sa mère passait son temps à coudre, à raccommoder, elle avait son tas dans un coffre avec toutes ses affaires de femme. La narratrice, qui n'est plus toute jeune et qui veut devenir écrivain, a un autre coffre où elle a enfoui ses papiers, tous ses brouillons. Et sa mère étant décédée, elle range les choses de sa mère, elle rouvre le coffre où elle a ses brouillons et elle se met au travail. Et c'est vraiment mis sur le même plan, c'est-à-dire qu'elle passe d'une activité « de femme » – et de la machine à coudre – à une activité d'écrivain-e – et à la machine à écrire. Et je trouve que ça fait beaucoup penser.

– C'est vrai que chez elle, cette transition passe aussi à travers les gestes. Il y a ce passage dans *Comptez vos jours*, où elle parle de ces gestes immémoriaux et usants, lié à la couture, aux ménages, et de tout le soin que portent ces gestes, qui se déplace ensuite dans le monde des dactylographes...

– Mais c'est aussi le geste du *care*, finalement ! Cette femme qui lui prend la main quand elle est malade, dans un lit d'hôpital, et grâce à laquelle elle rejoint toute l'humanité – d'abord toutes les autres femmes et ensuite toute l'humanité – par ce geste-là, simplement : c'est extrêmement fort. C'est un geste qui est attribué à l'infirmière, à la femme qui soigne – mais qui devient là un geste universel de rencontre d'humanité.

– J'avais été aussi frappé par ce passage, et cette manière dont on voit se distinguer une notion de vulnérabilité, qui serait centrale à la vie, là aussi c'est exactement ce que mettent en lumière les théories du *care*. De ce point de vue-là elle est plus proche de certaines théories féministes des années 1980 à aujourd'hui que de celles de sa propre époque.

– Elle portait tout le devenir des études féministes en elle. D'autre part, elle est tellement écrivaine et tellement poète qu'elle ne se limite pas à un combat ou à une idéologie quelconque, elle prend le tout de la vie et des sensations, des émotions... Simplement, il y en a qui ont été plus empêchés que d'autres. Et c'est de ceux-là qu'elle se préoccupe. Les femmes, et aussi les êtres empêchés. D'ailleurs, je suis persuadée – et c'est ce que je dis dans mon article –, je suis persuadée qu'elle est féministe, en effet, très fortement et très audacieusement, mais pas uniquement. Elle ne parle pas que de « la moitié du monde », elle parle de l'être humain, et il faut selon elle que les femmes soient incluses dans une humanité plus égale, qu'elles se manifestent beaucoup plus, qu'elles (se) parlent, s'expriment et prennent part à égalité à la vie sociale et littéraire. Mais ce qui serait intéressant, c'est qu'Alice Rivaz rejoigne tout le monde ; je crois que c'est ce qu'elle veut. Son féminisme n'est pas seulement une lutte très située, c'est une étape nécessaire pour obtenir que la littérature et l'art parlent de toutes et tous, et surtout, aussi du point de vue des femmes ! Elle suggère pourtant que ce sont les émotions impossibles à dire qui font le lien entre les êtres.

Lausanne – Genève

FF Genève la revendique, parce qu'elle y a fait toute sa vie depuis ses 25 ans, et en même temps le canton de Vaud la revendique parce que c'est la fille de Paul Golay. Sa formation le justifie aussi. Mais elle, dans le fond, sa vraie vie de femme libre et d'écrivaine, c'est à Genève qu'elle l'a vécue, ça c'est clair.

Ça apparaît dans *La paix des ruches*, quand la narratrice dit aller voir ses parents à Lausanne. C'est une sorte de contrainte, ensuite elle rentre vite et le lundi elle reprend la vie plus libre.

vc Il y a ce passage dans *Jette ton pain*, où Christine Graw passe de Lausanne à Genève. C'est très emblématique, avec ces deux lieux : un qui offrirait une vie protégée mais plus traditionnelle, tandis qu'à Genève c'est plus dur, elle a plus souvent pleuré à Genève, mais c'est là qu'elle est elle-même, qu'elle peut réfléchir sur elle-même. Ça se joue entre ces deux lieux, et c'est à partir de là qu'elle réfléchit à la condition de la femme moderne. On ne peut pas fabriquer du sens juste en regardant des tableaux, en lisant de belles œuvres. Il faut être immergé dans l'expérience. On ne peut pas être écrivain-e ailleurs que là où les choses produisent, fabriquent du sens pour nous.

FF Entre Lausanne et Genève, il y a un trajet de chemin de fer, qui est le tiret. Finalement, il y a un tiret dans l'espace aussi.

Un poste d'observation

vc La vie est faite de contraintes – elle doit travailler, elle n'a pas beaucoup d'argent – mais Alice Rivaz n'est jamais passive, elle observe... Elle n'a pas fait d'études universitaires et ne veut pas se marier. Comme elle le dit en interview, elle renonce à être professeure de piano et va chercher un emploi au Bureau International du Travail. C'est un endroit où on soulève des questions qui l'intéressent, sur le monde du travail, les enjeux économiques, et en même temps elle y est comme secrétaire, avec un positionnement interlope. Elle partage le quotidien des secrétaires, et le mépris dont elles font parfois l'objet. Dans *Comme le sable*, elle parle des chefs de bureau qui disent bonjour au bureau, mais pas dans la rue.

Quand on étudie Alice Rivaz sous un angle purement esthétique, littéraire, on lit *Jette ton pain*, et on se dit que sa mère lui a fait perdre du temps, que son travail au BIT lui a fait perdre du temps. Oui, ça lui a fait perdre du temps mais ce n'est pas la seule façon de voir les choses. Pour moi, Alice Rivaz est fondamentalement une écrivaine en immersion. *Nuages dans la main*, *Le creux de la vague*, c'est vraiment... Elle utilise le BIT dans le cadre de ses romans, ce n'est pas juste une toile de fond : c'est vraiment une scène du monde où les gens se rencontrent, où la vie intime privée et la vie historique des gens sont imbriquées les unes dans les autres. Et puis effectivement, être secrétaire, c'est avoir ce poste d'observation.

FF Ce qui est aussi frappant dans les romans du BIT, c'est qu'elle met en scène des personnages de toutes les générations. Il y a la secrétaire qui commence là-bas, comme elle a dû débarquer au BIT, à 24 ans, en ne connaissant rien. Il y a aussi la femme plus mûre, comme Hélène Blum, qui est la seule universitaire dans le monde de ses romans. Elle mène d'ailleurs des recherches telles que celles qu'on a confiées à Alice Rivaz, qui allaient au fond bien au-delà de son statut de dactylo.

SD Elle a énormément travaillé pour le BIT, à dépouiller des articles, à faire des résumés, à faire des synthèses. C'était un laboratoire social, en fait, c'est clair. Et une bénédiction pour elle, avec les intérêts qu'elle avait, et puis cette couleur socialiste que, d'emblée, son père, très engagé, a donné à ses orientations politiques. C'était le meilleur travail qu'elle puisse faire, en dehors de l'écriture, pour apporter du matériau à sa réflexion, à sa connaissance des choses. Et puis ses descriptions de la vie dans les institutions internationales résonnent avec celle d'Albert Cohen, qui avait lui aussi travaillé au BIT.

– Avec cette position-là, elle se trouve en phase avec ce qui était à la pointe de la modernité d'une certaine époque, les organisations internationales qui se développent, l'apparition de nouvelles formes de travail... Quelque part, c'est presque plus en phase avec son époque, que de se réunir dans des cafés littéraires à Saint-Germain-des-Prés, non ?

– Sans aucun doute. C'est bien plus utile, pour une romancière, d'avoir cette expérience à disposition ! Et ensuite il y a tout l'imaginaire qui se greffe sur la réalité vécue. Les années trente sont là aussi, dans ses premiers romans. La fin des années trente, tout ce qui s'est passé ici, dans les mentalités. On a frôlé le pire. Ça aurait pu basculer autrement. Et elle est l'une des rares, si ce n'est la seule, à parler de la montée de l'antisémitisme, de ce qui se passe à ce moment-là. Elle est très attentive aux signes de l'histoire, de la politique, de la société. C'est vraiment remarquable.

D'une servitude à l'autre

Nombreuses dans mon ascendance féminine celles qui furent ménagères, fileuses, horlogères, vigneronnes. Leurs descendantes pénètrent aujourd'hui dans des demeures nouvelles où se dissolvent les épais résidus du passé. Si quelques-unes, en des intérieurs ordonnés d'employées modestes, ravaudent encore des bas, comptent le linge blanc, le plus grand nombre a récusé les anciennes disciplines domestiques. Leurs mains nouvelles autrefois ménagères, nettoyeuses et panseuses, tapent maintenant sur des machines à écrire, assemblent des rivets, se penchent sur les chaînes de montage de la petite mécanique, dans des édifices nouveaux, bureaux, usines, ateliers, où mes sœurs et moi nous nous rendons désormais en cortège. Serait-ce maintenant les lieux où, lentement, s'élaborent de nouvelles servitudes et grandeurs féminines ? Pourtant nous y introduisons un peu de la substance d'un autre âge. Certaines y entretiennent des songes, des nostalgies, des convoitises, qui sont celles de leurs sœurs encore ménagères. Les bureaux deviennent pour elles des demeures secondes. N'est-ce pas là que pour beaucoup d'entre nous s'écoulera le sablier du Temps ? Désormais les travaux de classement nous restituent nos gestes menus, précis, adroits, tout notre génie de rangement et notre acharnement immémorial à bien faire. Au creux de chaque alvéole tapissé de la végétation des dossiers et des documents, nous élaborons un miel nouveau avec le soin que nos devancières mettaient à frotter les parquets, laver le linge, broder, repriser. Par nos soins se dessinent le visage encore incertain de l'époque et celui que prendra peut-être une espèce féminine encore dans les limbes. Parfois, vouées aux tâches abstraites qu'exige l'administration des choses, nous voici conviées, de même, au service des machines miraculeuses qui bruissent et respirent sous le regard attentif et harassé des hommes, leurs créateurs.⁴

Tirer un trait

EDZ On a voulu retrouver des traces de son travail au BIT, de ses rapports, mais bien sûr tout ce travail avait été anonymisé. Il n'y avait rien, c'était de nouveau comme si on avait tiré un trait !

Pour moi, quand vous m'avez parlé de ce turet, j'ai d'abord trouvé que c'était un sujet léger... et puis pas si léger que ça, vu tout ce qu'elle a dû biffer, cacher ! Entre une date et l'autre, avec ce long temps où le bonheur, c'est l'écriture. Ça a été le piano, et ensuite l'écriture... Peut-être que le piano, elle a pu le faire pleinement, mais l'écriture, ça a toujours été des petits fragments, des petits fragments d'écriture.

Donc on a cette espèce de vie gommée, qu'on a le droit de vivre par étape, et qui est le sort d'énormément de femmes de cette époque, sur d'autres registres – toutes ces femmes ne sont pas écrivaines. Mais ce sont des femmes qui doivent vivre au rabais, gommer une partie de ce qu'elles sont.

SD Dans « La bonne », c'est très fort, parce que c'est une vie entière au service d'une personne, et la violence symbolique qu'elle subit, le « maître » ne s'en rend même pas compte.

Elle est redoutable cette nouvelle, elle est tellement violente que c'est insupportable, en fait. Elle démontre l'invisibilité du personnage de la bonne pour son employeur. Mais il y a toujours des gens, aujourd'hui, c'est très flagrant, des politiques ou simplement des gens qui n'ont jamais frayed avec un certain type de milieu social, ou qui ont reçu une éducation très bourgeoise, qui passent devant des ouvrier-ère-s, devant des bonnes, ou des employé-e-s, et qui ne les voient tout simplement pas. Comme si ce n'étaient pas des êtres humains comme les autres.

SD Le problème, c'est qu'on a tellement effacé ou dénigré les femmes écrivains... parce qu'elles ont toujours été là, depuis le XVII^e en tout cas, comme Madeleine de Scudéry, ou Catherine Bernard, romancière et première dramaturge jouée à la Comédie française. On a littéralement rayé les femmes du corpus littéraire. Elles étaient là au XVII^e siècle – quoique seulement si elles étaient issues de milieux où elles avaient accès à l'éducation –, elles étaient là au XVIII^e siècle, elles étaient là au XIX^e siècle, mais on les a éliminées des corpus scolaires, des anthologies, rayées de la mémoire, et du coup il y a toute une sensibilité alternative qui a été éradiquée de l'expérience transmise – ou récupérée par les hommes ! Un seul point de vue s'est imposé, y compris sur l'autre et sur la femme, alors qu'elles parlaient, qu'elles écrivaient, qu'elles ironisaient, qu'elles participaient à la vie sociale, écrivaient pour le théâtre, faisaient de la politique.... Olympe de Gouges, on la re-découvre seulement maintenant, mais sa *Déclaration des Droits de la femme et de la Citoyenne* existe depuis la Révolution française ! Et c'est vraiment une volonté d'effacement... Par exemple, Voltaire a été redoutable pour combattre les femmes qui écrivaient.

- En s'y opposant, ou en effaçant... ?
- Par des façons de mépriser, d'effacer. Un corpus, ça se constitue politiquement. Toujours.

Oui – Non

vc C'est aussi ce qui est très moderne chez Rivaz. Les grandes questions d'aujourd'hui sont censées être résolues par le consentement. On croit qu'on a tout réglé politiquement quand on a dit « la personne est d'accord ». Et puis d'entrer comme ça dans la psychologie des personnages, dans la psychologie de la bonne, on se dit : « Mais pourquoi consent-elle, pourquoi renonce-t-elle même à épouser l'homme qu'elle aime ? » Parce qu'elle a un sentiment de loyauté. Même si elle se fait écrabouiller... Donc on comprend la complexité psychologique, émotionnelle et politique qui la fait agir.

Aujourd'hui, en études genre, on a des mots comme « androcentrique », on a des façons de pouvoir désigner ce qui règle de manière invisible l'inégalité entre les sexes. Mais en 1945, non. Pourtant c'est là-dessus qu'elle cherche déjà à mettre le doigt. *La paix des ruches*, en 1947, c'est incroyable ! À ce moment-là, ce roman était illisible ! Avec cette Jeanne Bornand qui se met à voir les choses différemment, qui dit d'emblée : « Je crois que je n'aime plus mon mari ». Quand tout est organisé en fonction du mariage, qu'arrive-t-il quand on tire l'échelle ? Elle consigne ses notes dans le cahier, c'est secret mais en fait ça change tout.

Alice Rivaz a eu cette volonté de comprendre, très tôt. C'est lié en partie à l'expérience de son père, Paul Golay, qu'elle honore à sa mort, avec l'aide de sa mère en publiant un choix de ses discours, dans le livre *Terre de justice*. Être un homme pacifiste pendant la Première Guerre mondiale, c'était une position très minoritaire. Il cherche à comprendre, comme sa fille cherchera à comprendre, comment ça fonctionne le consentement. Qu'est-ce qui fait que ces hommes ont accepté de marcher en bloc dans les tranchées ? Il se pose la question à se moment-là, comment ça fonctionne le consentement ? Tout comme Alice Rivaz, avec le personnage de Jeanne Bornand, se demandera pourquoi les femmes acceptent l'exploitation. Alice Rivaz est intellectuellement très proche de ce père. Ils ont un rapport subtil et curieux au pouvoir, qui passe par la compréhension de l'individu : la révolution, ce n'est pas uniquement convaincre les masses collectivement, il faut que chacun-e comprenne, et puis à partir de là on peut bouger. Effectivement ça prendra du temps, elle en a conscience. Comme le droit de vote des femmes, ça prend du temps...

EDZ Elle prend des figures d'Évangiles, qui font partie de son vocabulaire quotidien, d'école du dimanche, le genre de formation protestante pour les petites filles que j'ai aussi eu d'ailleurs, et elle les utilise pour prendre les gens au piège de leur propre culture... et les amener ailleurs ! Si l'œuvre d'Alice Rivaz a été dans un premier temps rejetée par ses contemporains, c'est qu'elle amène une rupture dans la manière de penser. Mais elle le fait simplement, avec des mots ordinaires. Pour moi, c'est une Suisse romande dans toute sa splendeur !

Mère – fille

vc Elle avait cette intelligence, cette lucidité politique, parce qu'elle avait été la fille de Paul Golay, parce qu'elle avait grandi là où elle avait grandi. Franchement, assumer d'avoir un père socialiste dans le canton de Vaud en 1910, il fallait quand même... soit on a la peau dure, soit on se marie à 18 ans et demi et on se fond dans la masse. Ça dit quelque chose. Elle a eu ce père-là, elle a assumé.

En revanche, elle a peu parlé de son père, elle s'est souvent retenue d'en parler. Il était tellement intéressant et connu, mais le fait est qu'on oublie toujours les femmes ! Elle, elle a voulu parler de sa mère.

– Ça a eu un coût pour son entourage, cette émancipation du père, ce détachement des contraintes matérielles pour s'engager politiquement ?

– Disons qu'elle a une conscience forte de cette complexité. Ses collègues dans le milieu littéraire, pendant longtemps, ont vu cette mère seulement comme l'empêcheuse. Bien sûr, Paul Golay est le héros, il a le beau rôle, Alice Rivaz le dit discrètement. Mais quel a été le prix de ça ? Elle et sa mère l'ont payé. Elle raconte ça dans *L'alphabet du matin*.

vc D'un point de vue féministe, elle a toujours passé entre les gouttes parce qu'elle est tellement précoce, aussi bien en France qu'en Suisse. J'étais récemment à Genève pour parler d'Alice Rivaz à l'invitation de l'association Kyrielle, avec des féministes qui ont milité dans les années 1970 et 1980. Elles avaient lu Alice Rivaz et effectivement, *Jette ton pain*, elles ne comprennent pas !

Elles se disent : « Certes, c'est une féministe, c'est l'auteure de *La paix des ruches*, mais en même temps pourquoi s'est-elle autant sacrifiée pour sa mère ? » Elle continue de ne pas être comprise, parce qu'elle n'incarne pas jusqu'au bout la figure de la féministe qui largue les amarres... Mais justement, pour Alice Rivaz, le féminisme, c'est autre chose. Son père largue les amarres, mais à quel prix ? Sa mère ne peut pas larguer les amarres...

Et puis elle a une loyauté de femme envers sa mère. Une loyauté liée à sa petite enfance, elle le dit en interview. Elle a aimé sa mère. Elle nous fait réfléchir au fait qu'on est dans une société et un système symbolique où ce qui a le plus de sens, c'est l'amour romantique entre un homme et une femme. Mais il y a d'autres formes de liens, d'autres formes d'amour.

Dans un interview, elle dit : « La personne que j'ai le plus aimée, c'est ma mère ».

vc Hasard des circonstances, Alice Rivaz est morte le 27 février 1998, en même temps que *Le Nouveau Quotidien* et le *Journal de Genève*... et *Le Temps* n'était pas encore né... Pas de faire-part, pas d'article à sa mémoire. Dix jours plus tôt, la mort de Nicolas Bouvier avait rempli la cathédrale de Genève. Pour elle il y a eu 10 personnes à la chapelle du cimetière. Alice Rivaz était sans descendants, donc c'est Françoise Fornerod qui a dû gérer. Elle a appelé Erica Deuber Ziegler, elles se sont dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? Il faut qu'on marque le coup ! »

FF Comme j'étais la seule, avec Markus Hediger, à aller la voir régulièrement, la Pension Les Mimosas m'a tout de suite informée de son décès en me demandant ce qu'il fallait faire. Je n'en avais aucune idée... mais une cérémonie digne s'imposait ! J'ai pris contact avec Erica Deuber-Pauli, que j'avais rencontrée lors de la remise à Alice Rivaz de la médaille de Genève reconnaissante et qui a fait les premières démarches nécessaires. C'est lorsque la radio a annoncé la nouvelle du décès, que des cousins à elle que je ne connaissais pas se sont annoncés aux Mimosas.

– Par annonce de la radio ?

– Exactement ! Et je me suis sentie très gênée d'avoir assumé dans la précipitation un rôle qui ne me revenait pas. Mais la famille, ne connaissant pas le monde littéraire romand, était soulagée des dispositions amorcées, notamment l'inhumation au Cimetière des Rois obtenue par Mme Deuber-Pauli. J'ai rencontré les cousins avant la cérémonie et nous avons eu d'excellentes relations. Et quand ils ont dit qu'ils voulaient choisir une pierre, je les ai laissés s'en charger.

Une pierre du Jura

LP Je me suis arrangé avec un membre de ma famille, pour qu'on prenne une pierre du Jura. C'était très symbolique, elle était de la famille Golay, qui vient de la vallée. Elle, elle est née à Rovray en 1901, donc elle n'a jamais vécu à la vallée, mais ses parents y ont vécu, son père Paul Golay a été élevé à Lorient, elle y est retournée souvent avec ses parents. Comme c'était une Golay, elle était très attachée à la Vallée de Joux.

- La pierre, qui est-ce qui l'a choisie? Comment est-ce qu'elle a été déplacée?
- J'ai un cousin qui est horticulteur-fleuriste, au Sentier, c'est lui qui l'a choisie et transportée.
- D'accord.
- Donc on a fait ça un peu, je dirais, entre nous.
- Tout à fait. Donc c'est une pierre qui est trouvée dans la nature?
- Oui absolument. Si vous vous promenez... Je sais pas si vous connaissez un peu le Jura?
- Ça fait un moment...
- Si vous vous promenez dans la région du Marchéruz, vous trouvez toutes les pierres que vous voulez. Et de toutes les dimensions.

EDZ Quand je l'ai vue, j'étais un peu choquée! Parce que je trouvais qu'on renchérisait sur une sorte d'idée misérabiliste, minimaliste... mais dans le sens, oui, dans le sens protestant helvétique... Moi j'aurais bien aimé graver quelque chose, j'aurais bien aimé qu'un texte y figure, bon je suis plus littéraire peut-être. J'aurais préféré quelque chose d'un peu plus explicite pour le passant. Après tout, les tombes sont faites pour celles et ceux qui viennent les voir!

vc La tombe est représentative, mais de manière assez ironique. Parce qu'on n'a pas pris le temps de penser un monument. On a eu le réflexe de l'inscrire dans la mémoire de Genève, mais dans cette imprécision, cette improvisation, qui est due au fait que c'était un moment de creux dans la réception d'Alice Rivaz en Suisse romande. Plus personne ne savait trop bien si elle était importante ou pas. Heureusement, il y avait des gens comme Françoise Fornerod et Erica Deuber Ziegler.

Cimetière des Reines

EDZ C'est là que sont enterrés les gens célèbres, des personnalités politiques et artistiques très respectables. Léon Nicole, qui représentait la Genève rouge, a provoqué le premier scandale ! À sa mort, la gauche avait en effet exigé le cimetière des Rois. Ensuite il y a d'autres personnalités peu conformes, voire carrément inconvenables du point de vue des mœurs qui ont fini au cimetière des Rois, comme Grisélidis Réal, et avant elle François Simon.

À chaque fois, je m'en suis trouvée mêlée. Pour Grisélidis Réal, ils sont venus me voir : « Comment as-tu fait pour Alice Rivaz ? »

J'ai dit : « Il faut faire un dossier, et compter sur la municipalité de gauche ! »

Rivaz – Golay

FF Ce que j'ai ressenti très douloureusement, parce que je trouvais ça terrible : à la pension des Mimosas, elle était « Mademoiselle Golay », à 90 ans passés ! Parce qu'administrativement, elle s'appelait toujours Golay. Alors on arrivait, on entendait : « Mademoiselle Golay, une tasse de thé ? »

Quand je suis allée la voir la première fois, j'ai dit : « Vous savez qui est Madame Golay ? – parce que moi je disais Madame – eh bien c'est un des plus grands écrivains romands ». La directrice n'en avait jamais entendu parler.

Il s'est trouvé qu'une des animatrices était la femme d'un professeur de collège avec lequel j'avais été en relation, alors ça a dû se dire dans le staff là-bas. Cette dame était tout à fait au clair, mais pour les autres c'était : « Mademoiselle Golay, est-ce que vous voulez une tasse de thé ? »

vc J'ai repéré un détail troublant, au cimetière des Rois, parce qu'ils ont une façon de faire très rigide... Dans le plan du cimetière, à l'entrée, c'est toujours le nom d'état civil des gens qui est mentionné. Donc vous ne trouvez pas Alice Rivaz, vous verrez, vous trouvez Alice Golay ! Et ça, c'est terrible...

Dans l'index des tombes elle est Golay, sur sa pierre tombale elle est Rivaz ; il y a là un hiatus tragique pour sa mémoire. Ça lui a pris tellement de temps dans sa vie d'assumer son identité d'Alice Rivaz, et même dans ce cimetière, elle est les deux !

Notre époque

SD Je pense que c'est ça, aussi, qui fait qu'une œuvre tient : le fait que chacun-e de nous y reconnaît quelque chose qui est le noyau de son propre besoin, en dehors de toute question de style, magnifique ou non. À la limite, une œuvre imparfaite va parfois beaucoup plus nous retenir, pour cette raison, qu'une œuvre totalement maîtrisée, célébrée...

- Qui va se résoudre peut-être, quelque part ?
- Qui a sa fin en elle-même. En fait je pense que c'est ce qui n'a pas sa fin en soi-même qui passe, qui ouvre un chemin pour d'autres, ou en eux-elles, qui participe d'un mouvement ininterrompu...
- Il y a quelque chose de l'inachevé qui se transmet.
- C'est ça.
- Alors ça, c'est vraiment Alice Rivaz, c'est ses personnages, c'est sa vie...
- Et la chance est là, sans doute : dans l'inachevé.

Mais je crois que d'année en année elle me paraît plus importante et plus complexe. Oui, il y a beaucoup d'Alice Rivaz !

Et à lire les critiques qui parlent d'elle, aussi, je pense qu'il y a beaucoup d'Alice Rivaz. Beaucoup de couches et de niveaux de sensibilités et d'enjeux, et que cette œuvre doit absolument être connue, se déployer. C'est extraordinaire que quelqu'un de votre génération se sente aussi concerné par cette œuvre. C'est bien la preuve que c'est peut-être même maintenant, encore davantage qu'auparavant, qu'elle concerne les gens.

- Peut-être que la société, le monde évoluant...
- Oui, on est prêt à entendre ça... On en a besoin.

Et il arrivait toujours un moment où Saintagne sortait son tuyau de pipe de ses deux petites lèvres pâles et disait « Notre Epoque » – on aurait dit qu'il y mettait trois majuscules à ce mot – et c'était comme s'il l'avait pétrie dans ses mains, avait eu barre sur elle, comme si on a barre sur quelque chose ici-bas, hors sur soi-même, et encore ça... Notre Epoque. C'était pourtant aussi la sienne. Mais elle avait remarqué que ce n'était jamais à elle qu'on s'adressait. Elle était seulement là pour faire bouillir l'eau du thé, là pour préparer les tasses et tendre la sucrière :

– Servez-vous !

Et pendant ce temps Saintagne et Madeleine, Bertier, Sabine, Fernand, tous ils disaient l'un après l'autre « Notre Epoque » et de très nombreuses fois « la Vie ».

– Ce qu'il y a d'important dans la vie... Il lui semblait qu'elle les entendait. Et elle qui la connaissait pourtant la vie, personne n'aurait jamais eu l'idée de lui demander ce qu'elle en pensait. On regardait ses mains parce qu'elles tenaient la théière ou le sucrier, et si elle avait commencé elle aussi une phrase, avec sa théière dans les mains ; en disant comme les autres « notre époque », personne n'aurait fait attention, ou alors on aurait cru qu'elle disait tout autre chose, ce qu'on attendait toujours qu'elle dise. Et on lui aurait répondu :

– Merci, madame, deux morceaux s'il vous plaît !

Alors il lui fallait s'en aller dans la pièce d'à côté pour reprendre des bas. Mais en réalité ce n'était pas du tout des bas qu'elle serrait dans ses doigts, mais plutôt des déchirures, des trous immenses, des mailles sautées dans le tissu de sa vie et que personne ne voyait, sauf elle. Et cela ressemblait au travail de Pénélope, car elle avait beau reprendre, chaque jour c'était pareil, aucune avance, au contraire. Car rien ne peut être réparé de ce que le temps a détruit. Et il n'est rien dont le temps ne finisse par venir à bout, par écraser, réduire en miettes. Dans la Bible, on parle de poussière. C'est ça la grande leçon. Mais auraient-ils seulement compris, ces garçons, avec leur grand air pour dire « notre époque » ? Bien sûr que non ! A eux aussi il leur faudrait toute une existence, comme à elle... et qu'elle sentait parfois qu'il lui en aurait fallu une deuxième pour comprendre tout à fait bien. Tant c'était difficile. Toujours le contraire de ce qu'on aurait voulu. Toujours.⁵

La durée de la vie

FF Elle a cherché sur le plan spirituel toute sa vie. Dans les années 1930, elle a approché le soufisme. Il y avait un petit noyau soufi au BIT, il y avait des discussions entre collègues.

Parfois elle dit qu'elle ne croit en rien, mais sa réflexion sur la durée de la vie a été permanente. Parce que justement, elle va au fond des êtres. Je pense qu'elle a peur de la mort, de la finitude, parce que chez elle il n'y a pas la foi dans un « après » rassurant.

SD Ce tiret renvoie aussi à la forme de l'infini, quand même.

– Il y a aurait un infini dans chaque vie, aussi dans le sens d'un inachevé... ?

– Exactement. C'est pour ça qu'en voyant ce tiret, mais c'est seulement maintenant que ça me frappe, j'ai l'impression que c'est le signe de l'infini. Une vie est toujours située entre deux dates, que ce soit une vie de 20 ans ou une vie de 100 ans, il y a le même infini en quelque sorte, à l'intérieur.

Sauvetage

SD Il y a aussi chez elle une conception radicale de l'égalité de tous les êtres qui vivent. Je pense que l'égalité se conçoit pour elle au-delà de l'humain. C'est vraiment l'idée que tout vivant ayant une forme même primitive de conscience et de souffrance possible, est respectable et doit être « dit » par l'écriture, et c'est en cela qu'elle est poète aussi. Il y a presque de l'animisme chez elle, quelquefois, il y a une sorte d'hypersensibilité à des petites choses, ou à des êtres infimes. En même temps que tous les enjeux historiques et sociaux sont là. Elle ne se défait pas de ça, à aucun moment.

– Il y a aussi cette dimension qui me semble très forte chez elle, c'est cette question de la vulnérabilité qui est au centre de la vie et du vivant. Aujourd'hui, avec les nouveaux enjeux environnementaux, ça prend une dimension extraordinaire, d'apprendre à penser ce que c'est que la vulnérabilité, la condition vulnérable qui est celle des humains.

– Et le fait que tout ça pourrait disparaître, que tout ça est tellement fragile... Elle parle aussi beaucoup de la guerre, notamment dans *Ce nom qui n'est pas le mien*. Et dans *La paix des ruches*, au fond c'est sa grande révolte : constater que les hommes ne veulent que la guerre, qu'à chaque fois ils tombent dedans, et les femmes sont toujours à l'arrière-plan, les femmes la subissent toujours, même s'il y en a aussi qui l'encouragent...

– Il y a un pendant à ça en terme de récit, de type d'histoire qu'on aime se raconter, avec les grands événements, les grandes tragédies, etc. C'est là où sa révolte à elle est très intéressante aussi : c'est qu'elle est double. Elle passe par le fait de raconter d'autres choses, d'autres récits, qui redistribuent complètement différemment ce qui est important et ce qui ne l'est pas...

– Oui. Et d'une certaine manière, peut-être que ça va faire comprendre ce que c'est que la littérature suisse romande. Parce que jusqu'à maintenant, on ne voyait que ce qu'elle n'avait pas, ou en moins, on la voyait volontiers comme quelque chose de modeste, de pas très héroïque, ou comme appartenant à un temps suspendu. Mais elle tente aussi de « fixer » par les mots quelque chose qui se situerait au-dessous de la grande Histoire, dans sa marge, ou dans la « longue durée ».

Et me voici, de plus, séparée des jeunes parce que, jeune, je ne le suis plus, et séparée de moi-même parce qu'arrachée à celle que j'étais, tout en n'étant pas encore celle que je deviendrai quand j'en aurai fini de faire peau neuve – mais il faudrait dire ici « peau vieille ». En attendant, qu'est-il, cet être féminin qui s'est mis à rabâcher son existence, que voudrait-il être, si ce n'est deux mains qui ramènent vers la rive, chaque soir, un filet ? Qui, chaque jour, voudrait tenter de sauver ce qui sera bientôt recouvert par la nuit. Serait-ce dès lors une sorte de défi ? Faire le compte des vivants et des morts avant le coucher du soleil ? Les rassembler autour de moi comme un troupeau, les ramener à la rive, ainsi fait le pêcheur de son filet ? Pêcheuse, bergère ! Il faut trouver un toit, une porte, afin que réunis de nouveau grâce aux mots, tenus ensemble sur la page, les visages perdus et rappelés, se reconnaissent et se rassurent, mêlent leur chaleur de ressuscités dans les débris de leur vie retrouvée.⁴

Le mouvement de la plume

vab C'est de la lettre romaine. En calligraphie, on a deux grands styles de lettres : la lettre à bâton où toutes les épaisseurs sont les mêmes et la lettre romaine qui suit le mouvement de la plume. À la base, on coupait son calame, son roseau, ça faisait un bec carré. Quand on monte c'est fin, parce qu'on est sur la tranche, et quand on descend c'est large, parce qu'on est sur la largeur de la plume. La lettre romaine est née de ce mouvement-là, avec des fins et des déliés, et quand on a inventé l'imprimerie, on a géométrisé tout ça.

C'est une belle lettre qui a 2000 ans maintenant, mais qui a une belle assise, qui est indémodable. On peut les graver ou les faire en bronze. Il y a toujours des boîtes en Italie qui vendent ces lettres, tous les marbriers de Suisse ont travaillé avec ces lettres en bronze qui persistent.

À l'époque, elles se payaient un ou deux francs pièce, maintenant on les paie cinq ou six francs, environ. C'est un produit en série, avec des moules, qui sont assez jolis quand même. Comme ce tiret.



Édition réalisée dans le cadre de la Triennale Bex & Arts 2020
En accompagnement de la sculpture « Le Tiret », conçue par Aurélien Gamboni
et réalisée par l'atelier Cal-AS

Une coproduction de la Triennale Bex & Arts et de la Villa Bernasconi, avec le soutien
de la Ville de Genève, de la Ville de Lancy et de la société Ongaro & Co S.A.

Conception de la publication et transcriptions
Aurélien Gamboni

Entretiens
Valérie Cossy, auteure de *Alice Rivaz : Devenir romancière*, éd. Suzanne Hurter
et Association Mémoire de femmes, Genève, 2015
Erica Deuber Ziegler, historienne de l'art et politicienne
Vincent Du Bois, sculpteur sur pierre et artiste
Sylviane Dupuis, poète et dramaturge
Françoise Fornerod, auteure de *Alice Rivaz, pêcheuse et bergère de mots*,
éd. Zoé, Genève, 1998
Lucien Pécoud, cousin d'Alice Rivaz et ancien président de l'Association Alice Rivaz

- Citations
- 1 Alice Rivaz, « La bonne » (1944), in *Sans Alcool*, La Bacconnière, Boudry,
1961 ; Zoé, Genève, 1998
 - 2 Alice Rivaz, « Un peuple immense et neuf », in *Suisse contemporaine*, 1945
 - 3 Alice Rivaz, « Une Marthe » (1944), in *Sans Alcool*, ibid.
 - 4 Alice Rivaz, *Comptez vos jours*, Corti, Paris, 1966 ; *L'Aire bleue*, Vevey, 2000
 - 5 Alice Rivaz, *Nuage dans la main*, Guilde du Livre, Lausanne, 1940 ;
L'Aire bleue, Vevey, 2008

Graphisme
Schaffter Sahli

Impression
Tirage à 800 exemplaires, juin 2020
Noir sur Noir, Genève

Remerciements
Valérie Cossy, Erica Deuber Ziegler, Vincent Du Bois, Sylviane Dupuis,
Françoise Fornerod, et Lucien Pécoud pour leur précieux témoignage ;
Catherine Bolle, Nayansaku Mufwankolo et toute l'équipe de la Fondation
Bex & Arts ; Nicole Kunz et Marie Roduit de la Villa Bernasconi ;
Marianne Dyens et tous-tes les membres de l'association Alice Rivaz ;
ainsi que Sara Alonso Gomez, Fanny Benichou, Guillemette Bolens,
Christina Gasser, Markus Hediger, Noah Stolz, Laura von Niederhäusern

Au cimetière des Rois, parmi les monuments dédiés à la mémoire des personnalités de Genève, se trouve la tombe de l'écrivaine Alice Rivaz, connue comme l'une des grandes plumes de la littérature suisse du XX^e siècle. Cette tombe, à la fois élégante et étonnamment discrète, consiste en un petit fragment de roche orné de lettres en métal.

Dans deux de ses nouvelles rédigées à plus de quarante années d'intervalle, « Une Marthe » (1944) et « La bonne » (1986), Alice Rivaz reprend la même image : celle du petit tiret qui sépare les dates de vie et de mort sur nos tombes, et qui serait censé « contenir toute notre vie ».

La relation entre cette image du tiret dans les écrits de Rivaz, et le petit tiret en métal de sa propre tombe, a donné lieu à cette enquête menée par l'artiste Aurélien Gamboni.

Avec des contributions de Valérie Cossy, Erica Deuber Ziegler, Vincent Du Bois, Sylviane Dupuis, Françoise Fornerod et Lucien Pécoud